

Thème BTS n°1

2017-2018

L'Extraordinaire

Table des matières

Chapitre I : Définir l'extraordinaire.....	2
Séance n° 1 s'exercer à définir de l'extraordinaire.....	2
Séance n°2 : Comment faire face à l'extraordinaire ? Comment réaliser un plan de synthèse : quelles sont les attentes ? 2 heures.....	4
.....	4
expression : on écrit principalement au présent . Revoir les conjugaisons du présent. (exercices à faire en ligne).....	7
Séance n°3 : Exprimer l'extraordinaire ? Rôle de l'art . Réviser la construction du plan.....	8
Expression : les homophones et/ est – et/est → comprendre le sens pour éviter les fautes.....	14
chapitre II- dérive vers l'extraordinaire ;.....	15
un culte risqué.....	15
Séance n°1 Conduite à risque pour sortir d'un quotidien ordinaire deux heures.....	15
Séance n°3 dossier sur les héros de la bnf.....	17
Séance n°4 : Avons-nous besoin de héros ?.....	17
Expression : les accords	18
Séance n°5 rôle des médias ; culte du sensationnel.....	19
Séance n°6 : évaluation avec corpus. En vous appuyant sur les documents du corpus, sur vos lectures personnelles, vous direz si vous pensez que la société accorde trop de place à l'extraordinaire ? . Expression comptée.....	20
Chapitre III dialectique de l'extraordinaire et l'ordinaire.....	22
Séance 1 : Peut-on trouver l'extraordinaire dans l'ordinaire.....	22
Séance n°2 : Synthèse ; le rôle de l'étonnement pour trouver l'extraordinaire dans l'ordinaire.....	25
Correction.....	27
Synthèse rédigée :.....	28
Séance n°4 : Peut-on être plus fasciné par l'ordinaire que par l'extraordinaire ?.....	29

Chapitre I : Définir l'extraordinaire

Séance n° 1 s'exercer à définir de l'extraordinaire

Travail préparatoire à la séance : construire un tableau récapitulatif d'œuvres références en lien avec le thème : (titre œuvre/ auteur/ nature de l'élément en lien avec le thème (événement/ personnage/ lieu...) / qqs mots pour résumer en quoi cet élément est extraordinaire – 12 références artistiques minimum (films, chansons, sculptures ou tableaux, livres)-

Pour remplir le tableau, il est possible de s'aider de la définition suivante de l'extraordinaire :

Alain Rey, Dictionnaire historique de la langue française, 1995.

L'adjectif, senti comme composé de ordinaire, s'applique d'abord, comme en latin, à ce qui n'est pas selon l'ordre commun, par exemple dans la locution adverbiale par extraordinaire «par exception» (1865) et, à l'époque classique, d'extraordinaire «en surplus» (fin XVIème siècle). Il s'employait spécialement en droit ancien dans torture extraordinaire «renforcée». Avec cette valeur, le nom a désigné spécialement une dépense imprévue (1480) et, en particulier sous l'Ancien Régime, des fonds destinés à la guerre. L'adjectif s'emploie par extension au sens de «remarquable en son genre», «très grand»(1587), d'où «qui suscite l'étonnement, la surprise par sa rareté, sa singularité» (1666, Molière). Au XVIIème siècle, le nom a aussi été employé pour désigner ce qui est en dehors de l'usage commun (1666, Corneille), et ce qui étonne par son caractère. L'adjectif s'est affaibli au XIXème, pour devenir un intensif banal («excellent, très bon») Etymologie

Adjectif et nom masculin, emprunt vers 1265 au latin extraordinarius qui signifie inusité, exceptionnel, et supplémentaire (en parlant de troupes), composé de extra-, élément préfixal, adverbe et préposition signifiant dehors, hors de, et de ordinarius qui veut dire rangé par ordre (concret), conforme à la règle à l'usage (abstrait), dérivé de ordo, ordinis, ordre.

Mot conçu d'après extra ordinem: qui sort de l'ordre.

Suggestions :

tous les Films de supers héros / western/ peplum

Big fish de Tim Burton

Miss Périgrine et les enfants particuliers Tim Burton

Mars attacks Tim burton

Edward aux mains d'argent Tim Burton

Au nom du père Jim Sherridan

Bloody sunday

Sully de Clint Eastwood

La couleur de la victoire

Références extraordinaires !

« objet » extraordinaire	Œuvre (s'il y en a une) dans laquelle on trouve cet objet	Rapport avec l'extraordinaire (qqs mots d'explication ; pourquoi cette personne, cet objet, cet événement, ce personnage est extraordinaire)
Al Capone / Eliot Ness	Les incorruptibles 1987 film de Brian de Palma	Ce personnage crée un réseau pour contourner la prohibition. Il est aussi extraordinaire parce qu'il est à part (ce qui ne signifie pas non plus que ce soit une référence positive)
Les personnages Portos Athos et Aramis et d'Artagnan	Les trois mousquetaires d'Alexandre Dumas	Ce sont des héros qui combattent à l'épée. Ils n'ont pas de supers pouvoirs comme la plupart des héros d'aujourd'hui , mais ils accomplissent des exploits guerriers.
Robin des bois	Personnage de la littérature médiéval anglais 1991 film de John Irvin 2010 version de Ridley Scott	Il vole aux riches et il donne aux pauvres. Héros véritable. Il agit de manière désintéressée.
Gandhi / Mandela	Personnage historique Gandhi 1982 film de Richard Attenborough Invictus de Clint Eastwood (2009)	Il a lutté pour ses convictions, tous en respectant ses valeurs telles la non-violence.
Les romans de Jules Verne	Cinq semaines en ballon (1863) voyage au centre de la terre (1864) 20 000 lieues sous les mers De la terre à la lune (1865)	L'auteur arrive à être en avance sur son temps.
Independance Day	Film américain de science-fiction réalise en 1996 par Roland Emmerich	Les effets spéciaux.
Genghis Khan	Personnage historique Genghis Khan la légende d'un conquérant	Personnage historique chef d'un peuple
La tour Eiffel	1889 312 m 18000 pièces assemblées	Un monument aux dimensions exceptionnelles pour l'époque et moyens techniques de construction le sont aussi
Napoléon	Le poème L'expiation de Victor Hugo	Un conquérant un grand stratège parcours politique exceptionnel
Sagrada familia de gaudi à Barcelone	Début construction 1882. Elle n'est pas finie	Un lieu surprenant par son architecture/ circonstances de construction extraordinaire

Ce tableau peut être encore complété par vos soins pour l'examen...

Séance n°2 : Comment faire face à l'extraordinaire ? Comment réaliser un plan de synthèse : quelles sont les attentes ? 2 heures

METHODE A RETENIR

Etape 1 : repérer les idées essentielles des documents (en les notant dans un tableau dont le nombre de colonnes correspond au nombre de documents)

Etape 2 : on utilise quatre surligneurs qui vont permettre de faire apparaître quatre groupes d'idées . On donne un titre par couleur. Chaque couleur correspond à une sous-partie.

Etape 3 : On assemble les idées deux par deux . Chacun des paquets correspond à une grande partie.

NB : trois plans fonctionnent très souvent : I-points positifs II-points négatifs ou I-constat II causes ou I-constat II solutions . Avec de l'entraînement, vous devriez repérer en lisant les documents le plan qui va correspondre , et ainsi vous éviter de faire le tableau.

Pour arriver à faire cela, posez-vous les questions suivantes à la lecture du corpus :

1/ est-ce qu'on me permet de voir les points positifs et les points négatifs de qq chose ?

2/ est-ce que je vois dans plusieurs textes qu'on me parle de solutions pour éviter un pb ?

3/ est-ce qu'on me parle dans plusieurs textes des causes d'un problème ou d'une situation ?

Vous rédigerez une synthèse concise, objective et ordonnée des documents suivants : (40pts)

DOCUMENT 1 : Birgitta Orfali : « Regard psychosocial et événements extraordinaires », Les cahiers internationaux de psychologie sociale, mars 2006, n° 71

Document 2 : Florent Bussy, « Penser nos catastrophes », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, mis en ligne le 10 novembre 2010, <http://leportique.revues.org/2013>

DOCUMENT 3 : Stendhal, *La chartreuse de Parme*, I, 3, 1841

DOCUMENT 4 : Le tsunami et la catastrophe de Fukushima, Plantu, d'après Hokusai, *lemonde;fr*, 2011

DOCUMENT 1 : Birgitta Orfali : « Regard psychosocial et événements extraordinaires », Les cahiers internationaux de psychologie sociale, mars 2006, n° 71

L'événement extraordinaire, en ce qu'il introduit une rupture importante dans la linéarité du temps par le choc événementiel s'inscrit dans une logique de conflit. Il introduit une dissonance, des tensions ; il souligne l'inadéquation des points de repères habituels et de ce fait, il stipule l'importance des styles de comportement dans l'émergence d'un conflit, la visibilité minoritaire et la transformation des représentations et des pratiques sociales.

Les événements extraordinaires ne sont cependant pas toujours le fait de groupes minoritaires particuliers. Un groupe terroriste, un parti politique peuvent facilement être désignés et identifiés comme tels dans l'espace sociopolitique. Une épidémie, une catastrophe naturelle ne sont pas perçus de manière identique. Cependant, quelque chose de commun réunit les réactions aux événements extraordinaires. Les individus sont en effet obligés de reconsidérer la « normalité » de leur existence, les présupposés qui fondent leur quotidien et ce faisant, ils peuvent « communier » dans une démarche similaire, ils peuvent reconstruire leur réalité sociale, en forgeant notamment des représentations sociales, une vérité de sens commun tangible parce qu'élaborée « ensemble ». Même si des interprétations diverses peuvent subsister, le constat de « la vanité des choses », de leur vacuité est consensuel face à l'événement extraordinaire.

C'est l'envers du décor qui est tout à coup proposé à tous. Dans la plupart des événements extraordinaires, le tabou des rêves explose. Ainsi, le rêve américain s'effondre avec les *Twin*

Towers; le voyage en Égypte est englouti dans l'accident de Flash Air à Charm-El-Cheikh ; le tsunami détruit le rêve paradisiaque de Pukhet et *Katrina* la Louisiane et le Mississipi ; le progrès est régulièrement remis en question, par exemple lors de l'explosion chimique d'AZF à Toulouse ou lorsque se produisent des naufrages de pétroliers comme le *Prestige* ou l'*Erika*, lorsque des complexes nucléaires se fissurent (Tchernobyl a longtemps marqué les esprits et figure sans doute comme l'un des événements extraordinaires des plus importants avant le tsunami asiatique ; le bien-être par l'alimentation est perturbé par la « vache folle » comme par les OGM ; la santé et la sexualité sont perturbées par le Sida... Si ces différents événements semblent n'avoir aucun trait commun (les uns relèvent de catastrophes chimiques, nucléaires ou climatiques, les autres d'accidents technologiques ou du terrorisme par exemple), leur récurrence dans l'espace médiatique impose une exposition répétée des individus comme des groupes qui oblige à des ajustements individuels, sociaux et politiques permanents. La dissonance sans cesse renouvelée génère alors des pratiques d'évitement, de refus (ne plus manger de bœuf à cause de la vache folle, s'abstenir de voter pour contrer l'extrême droite) qui peuvent paraître illogiques.

Document 2 : Florent Bussy, « Penser nos catastrophes », *Le Portique* [En ligne], 22 | 2009, mis en ligne le 10 novembre 2010, <http://leportique.revues.org/2013>

L'exigence philosophique consiste à ne pas se laisser prendre aux apparences de la fin de l'histoire, du bonheur et de la paix universels, de l'Humanité comme genre enfin advenu à lui-même. Parce que nos fantasmes se paient du prix fort : inégalités croissantes, désastres écologiques, dé-solidarité générationnelle, pertes des repères. Nous ne pouvons renier les progrès dont nous sommes les bénéficiaires, mais nous avons aujourd'hui le devoir d'en comprendre les limites et les impacts négatifs, au lieu d'y voir les conditions d'un nouveau paradis sur terre. Il faudrait, pour ce faire, retrouver le sens des limites, lequel a habité par nécessité l'ensemble de l'histoire des hommes jusqu'à tout récemment.

Les fantasmes qui animaient les régimes totalitaires nous ont permis d'apercevoir les catastrophes auxquelles peut mener l'absence de sens des limites. La terreur nucléaire – fantasme de l'anéantissement de l'autre – a de même menacé l'humanité pendant plusieurs décennies. Aujourd'hui, les catastrophes sont devenues « démocratiques », elles concernent tout le monde et tout le monde y contribue. « Retrouver le sens des limites » signifie qu'on est capable de reprendre en main son destin.

Afin de rendre leur existence possible, les hommes n'ont cessé, depuis le début de leur histoire, d'aménager le monde : technique, morale, politique, religion, sciences, économie constituent ainsi toutes ensemble la culture. La manière dont aujourd'hui la technique et l'économie ont contribué à marginaliser les autres dimensions de notre existence nous a au contraire désarmés devant notre propre condition, contre laquelle nous nous révoltons sans savoir nous en accommoder. Or, cette condition, si elle ne nous condamne pas irrémédiablement au malheur et au dénuement, nous interdit cependant de croire que nous pouvons en être libérés totalement. « Retrouver le sens des limites », c'est nous réapproprier notre appartenance à la nature. La nature est l'impensé de la modernité, ce qui est constamment dénié, c'est-à-dire, comme nous le savons depuis Freud ¹¹, à la fois reconnu et nié. Le déni est l'expression du désir inconscient de toute-puissance, il a son pendant dans les fétiches, qui réalisent le fantasme, ici fétiches de la technique et de l'humanisation totale de la nature.

DOCUMENT 3 : Stendhal, *La chartreuse de Parme*, I, 3, 1841

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

-- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

-- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

-- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

-- Pardi, c'est le maréchal !

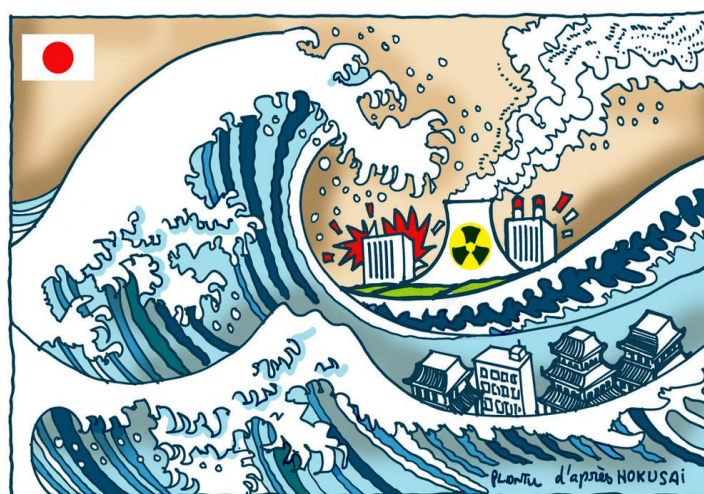
-- Quel maréchal ?

-- Le maréchal Ney, bêta ! Ah ça ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

Document 4 Le tsunami et la catastrophe de Fukushima, Plantu, d'après Hokusai, le monde:fr, 2011



DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 points)

Comment, selon vous, peut-on faire face à un événement extraordinaire qui bouleverse l'existence ?

Vous répondrez à cette question de façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus et vos connaissances personnelles.

Plan de synthèse :

I- (Constat) caractéristiques de l'extraordinaire

1/ l'extraordinaire est une dissonance par rapport au quotidien

doc 1 : première phrase

doc 3 : le héros n'est pas habitué à ce qu'il voit

doc 4 : double catastrophe imprévisible représentée : tsunami et accident nucléaire.

2/ l'extraordinaire est omniprésent

-doc 1 il prend des formes très différentes

-doc 2 la catastrophe devient démocratiques

-doc 3 : Fabrice est cerné par la violence

→ catastrophes sont devenues « démocratiques »

II- conséquences : nécessité de s'adapter

1/ nécessité de communier , de former une groupe solidaire

-désir d'aménager le monde dans le doc 2

-volonté de suivre les autres pour le cheval dans le doc 3

2/ réactions individuelles

-déli évoqué dans le texte doc 3

-retrouver les limites doc 2

chacun fait avec ses moyens (Plantu, doc 4, réagit avec ce qu'il sait faire : dessiner)

Exercice d'écriture : Rédiger l'introduction de cette synthèse

expression : on écrit principalement au présent . Revoir les conjugaisons du présent. (exercices à faire en ligne)

Séance n°3 : Exprimer l'extraordinaire ? Rôle de l'art . Réviser la construction du plan

Méthodologie

Etape 1 : bien analyser le sujet pour repérer le plan qu'il suggère.

Etape 2 : trouver les arguments en s'aidant du corpus

Etape 3 : associer à chaque argument deux exemples

Document 1 : Lettre de Mme de Sévigné à M. de Coulanges du 15 décembre 1670

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670

Je m'en vous mander [1] la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans nos siècles passés, encore cet exemple n'est - il pas juste ; une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon ?) [2] ; une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie Madame de Rohan et Madame d'Hauterive [3] ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire ; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui, je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : " Voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est Mme de la Vallière. - Point du tout, Madame. - C'est donc Mlle de Retz ? - Point du tout, vous êtes bien provinciale.- Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert. - Encore moins. - C'est assurément Mlle de Créquy. - Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle de..., Mademoiselle..., devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle [4], la grande mademoiselle ; Mademoiselle, fille de feu Monsieur [5] ; petite-fille d'Henri IV ; Mlle Eu, Mlle de Dombes, Mlle de Montpensier, Mlle d'Orléans, mademoiselle, cousine germaine du Roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur [6]."

Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer [7] ; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

Adieu : les lettres qui sont portées par cet ordinaire [8] vous feront voir si nous disons vrai ou non.

N.B. Monsieur de Coulanges est le cousin de Madame de Sévigné

1. *ici, transmettre, communiquer ;*

2. *Monsieur de Coulanges se trouve à Lyon ;*

3. *elles avaient épousé des personnes de condition inférieure ;*

4. *ce titre désignait la fille aînée du frère du Roi. Ici il s'agit de Mademoiselle de Montpensier, qu'on surnommait la Grande Mademoiselle ;*

5. *le titre de Monsieur était donné au frère aîné du Roi. Ici, il s'agit de Gaston d'Orléans récemment décédé.*

6. *ici, il s'agit de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV.*

7. *peu spirituel* ;

8. *courrier ordinaire, c'est-à-dire partant à dates fixes.*

A retenir sur ce texte : Mme de Sévigné par ses jeux d'écriture crée l'extraordinaire ; elle retarde le fait de nommer l'événement. Elle énumère des adjectifs, elle pose des questions à son destinataire pour créer un effet d'attente qui participe à faire de cet événement un événement extraordinaire.

Document 2 ; appel à contribution pour un colloque

La représentation de l'indicible dans le monde francophone, Névine E Nossery et Amy Hubbel

Face à la violence qui, de par sa nature inouïe, semble dépasser le réel et remettre en question la capacité de l'art à rendre compte de *l'événement* (terme emprunté à Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*), toute représentation ne peut être possible que par l'imagination. Les traumatismes survécus, tels que le génocide, la torture, le viol, ou la mutilation, provoquent des lésions psychologiques que l'on ne saurait exprimer sans le recours à l'art. Lorsque certaines expériences ont été très pénibles, l'amnésie ou le mutisme, qui peut durer des années, devient une alternative de survie. Comment, alors, représenter une mémoire de l'épouvante qui a pu se déformer pendant les années de silence ? Dans cette veine, certaines oeuvres s'imposent comme des représentations qui oscillent entre la sphère éthique et esthétique. Le recours à la fictionnalisation de la réalité – aussi bien dans des oeuvres fictives que dans des « témoignages » – fonctionnerait comme un détour possible, comme le note Leïla Sebbar, « ... me placer au coeur, au centre, dans la fiction fictionnelle, c'est me placer dans un lieu unitaire, rassembleur des divisions [...] pour moi, la fiction c'est la suture qui masque la blessure, l'écart entre les deux rives » (*Lettres parisiennes* 147). Constituant un refuge contre le réel ou un refus du réel, l'imaginaire s'avère le seul moyen pour appréhender l'inimaginable, représenter l'irreprésentable et surtout pour en rendre compte pour ceux qui ne savent pas, n'écoutent pas ou refusent de le croire, ainsi que pour ceux qui sont contraints au silence.

En revanche, si l'imagination reste notre seule issue, comment alors représenter la violence sans tomber dans l'euphémisme, l'affabulation, le sensationnel ou le pathos ? Et comment dire la violence hors des idéologies ainsi que des systèmes de représentation qui soutiennent les discours dominants ? Si, comme le précise Robert Antelme « seul l'artifice littéraire peut avoir raison de la nécessaire incrédulité, cela ne porte-t-il pas injure au témoignage en introduisant avec la fiction, attrait et séduction, là où devrait parler la seule 'vérité' ? » (cité dans Sarah Kofman, *Paroles suffoquées* 43).

Il y a une difficulté à dire l'extraordinaire ; l'œuvre d'art permet de transmettre ce qui est difficile à dire de manière directe, notamment l'œuvre littéraire. En inventant des fictions, on parvient à aborder des thèmes ou des événements dont il est difficile de parler directement

Document 3 : www.lense.fr/news/philippe-ramette

Philippe Ramette est un photographe qui cherche à produire l'extraordinaire sans trucage. Pour réaliser ses photos, il utilise des attelles . Il lui faut donc beaucoup de temps pour concevoir ses réalisations.



2001



2003







Créer des situations irrationnelles de façon rationnelle, tel est le mot d'ordre de ce prestidigitateur : « Bien sûr, on pourrait faire une manipulation numérique, mais ce qui m'intéresse, c'est ce paradoxe : la rationalité effective de ces images. »

Non sans humour, l'artiste en costard-cravate déjoue les lignes d'horizons et la gravité avec élégance, comme si de rien était, et nous invite à modifier notre point de vue sur les lois qui nous maintiennent au sol.

Philippe Ramette représente l'artiste capable de créer l'extraordinaire . En se fixant comme objectif de ne pas truquer ses photos, il devient extraordinaire, car chacune de ses créations est une prouesse physique pour lui, mais aussi une prouesse d'imagination pour trouver le moyen de tenir au fond de l'eau ? À l'horizontale par rapport au niveau de l'eau ?..

Expression : les homophones et/ est – et/est → comprendre le sens pour éviter les fautes

chapitre II- dérive vers l'extraordinaire ;

un culte risqué

Séance n°1 Conduite à risque pour sortir d'un quotidien ordinaire deux heures

Méthodologie : construire un tableau de synthèse ; repérer les principales idées dans un texte ce qui nécessite de le lire tout de suite stylo à la main. On repère les connecteurs logiques qui marquent les différentes étapes d'un raisonnement, ou alors on se note une phrase § par § .

Tableau des connecteurs logiques

doc 1 : Gilles Lipovetsky, Le Bonheur paradoxal, Essai sur la société d'hyperconsommation 2006.

Parallèlement à l'augmentation des budgets et du temps consacré aux loisirs, le marketing fournit de plus en plus un habillage expérientiel⁵ à l'offre hédonique⁶. La phase III⁷ est contemporaine d'une explosion du nombre de parcs de loisirs: en France, 250 parcs d'attraction attirent 70 millions d'amateurs par an ; Disneyland Paris est devenu la première destination touristique européenne avec plus de 12 millions d'entrées annuelles. Près de 2000 festivals spécialisés sont organisés chaque année qui drainent dans l'Hexagone un public évalué à plus de 5 millions de personnes. Les offres du week-end et d'évasions insolites se développent qui proposent nuits en igloo, cascades en voiture, conduite de char d'assaut, voyage en montgolfière, relooking du visage. Au-delà des équipements et des produits finis, les industries de loisir travaillent aujourd'hui sur la dimension participative et affective de la consommation en multipliant les occasions de vivre des expériences directes. Il ne s'agit plus seulement de vendre des services, il faut offrir du vécu, de l'inattendu et de l'extraordinaire capable de générer de l'émotion, du lien, des affects, des sensations. A la faveur de la phase III, la civilisation de l'objet a été remplacée par une «économie de l'expérience», celle des loisirs et du spectacle, du jeu, du tourisme et de la distraction. C'est dans ce contexte que l'hyper-consommateur recherche moins la possession des choses pour elles-mêmes que la multiplication des expériences, le plaisir de l'expérience pour l'expérience, l'ivresse des sensations et des émotions nouvelles: le bonheur des «petites aventures» achetées, forfaitisées, sans risque ni inconvénient. [...] Nous avons basculé dans une industrie de l'expérience, qui se concrétise dans une débauche de simulations, d'artifices hyperspectaculaires, de stimulations sensorielles destinées à faire éprouver aux individus des sensations plus ou moins extraordinaires, à leur faire vivre des moments émotionnels sous contrôle dans des environnements hyperréalistes, stéréotypés et climatisés. Succès des parcs à thème qui traduit la poussée de la marchandisation des loisirs en même temps que des appétits croissants d'évasion et de sensations, de régression et de renouvellement permanent des plaisirs. L'hyperconsommateur est celui qui attend de l'inattendu dans les environnements marchands programmés, qui recherche des univers «fous» ou féériques, des expériences et des spectacles toujours plus hallucinants. Il veut se noyer dans un flux de sensations exceptionnelles en évoluant dans un espace-temps fun, théâtralisé, dépourvu de tout risque et de tout inconfort. Il s'agit d'accéder à une espèce d'état magique ou extatique entièrement déconnecté du réel, un état d'euphorie ludique dont le commencement et la fin, comme au cinéma, sont parfaitement minutés. [...]La simulation n'est évidemment pas la seule voie qu'emprunte l'hédonisme expérientiel. Une autre logique est à l'œuvre dont témoignent les séjours chez des amis, la flânerie, le farniente, le bricolage, la cuisine, la décoration, les randonnées, le goût de la nature, les pratiques musicales et sportives. Autant d'activités qui expriment une logique d'auto-organisation individuelle du temps libre, le désir hyperconsommateur de se réapproprier ses propres plaisirs, d'éprouver des expériences selon un mode plus personnel, non guidé, non orchestré par le marché. D'un côté l'hyperconsommateur désire toujours plus de spectacles démesurés, d'artefacts inouïs, de stimulations hyperréelles; de l'autre, il veut un monde intime ou «vrai» qui lui ressemble.

5 Lié aux expériences.

6 Liée à la recherche du Plaisir.

7 G. Lipovetsky distingue 3 phases pour décrire la civilisation consumériste.

-La phase I (1880-1945) voit se constituer en lieu et place des petits marchés locaux, les grands marchés nationaux rendus possibles par les infrastructures modernes de transport et de consommation: chemins de fer, télégraphe, téléphonie. Simultanément, la mise au point de machines à fabriquer en continu ouvre la voie à la production de masse.

-La phase II (1950-1980) nouveau cycle économique de consommation, «société d'abondance», «société de consommation de masse». Les produits emblématiques de la société d'affluence sont plus accessibles: automobiles, télévisions, appareils électroniques.

-La phase III (1980-....): phase d'hyper-consommation, consommation ostentatoire, de prestige ou de standing, fétichisme des marques, ... La consommation est aussi une forme de consolation, et un agent d'expériences émotionnelles valant pour elles-mêmes.

Doc 2 : Peurs et risque au cœur de la fête, sous la direction de Jocelyne Bonnet-Carbonell et Laurent-Sébastien Fournier, l'Harmattan, 2007.

Le vertige, le saut dans le vide, est une constante des conduites à risque des jeunes. La thématique du vide hante nos sociétés. Les psychothérapeutes d'aujourd'hui expliquent également combien les troubles du narcissisme dominent leur clientèle: sentiment d'insignifiance, de vide, de ne pas exister dans le regard des autres, etc. Le chemin n'est plus jalonné de significations et de valeurs; en d'autres termes le sol se dérobe sous les pas. D'où ce sentiment de vertige, de chute, de perte de tout contenant. Or, la poursuite délibérée du vertige est aussi le fil conducteur d'une série d'activités physiques et sportives qui connaissent un net engouement social depuis les années quatre-vingt. Mais dans ces formes ludiques (glisse, activités physiques et sportives, etc.) la mise en danger de soi est minime, contrôlée en principe par la technicité acquise, l'aptitude à évaluer les dangers. Mais dans sa frange la plus radicale, c'est-à-dire celle des conduites à risque des jeunes, la fascination du vertige est un jeu avec l'existence dont l'intensité se paie parfois par la chute, l'accident, la collision ou l'overdose. L'aspect potentiellement mortifère de la recherche n'est pas tout à fait méconnu: s'«éclater», c'est aussi exploser, voler en éclat, déchirer son enveloppe. Et dans l'alcoolisation ou le recours à des drogues telle que l'ecstasy, le terme revient de manière lancinante. Recherche de grisurie, de vertige, d'oubli de soi dans des formes plus ou moins contrôlées de transe. La vitesse sur la route provoque ce même fantasme de toute puissance. Le sentiment du vertige, du saut dans le vide, imprègne aussi la psychologie du fugueur décroché un moment de la sécurité de ses anciens repères et livré au hasard de la route dans une sorte de chute vers l'horizon; on le retrouve dans la délinquance ou dans les émeutes urbaines où la transgression engendre simultanément la jubilation de l'affrontement, une intensité d'être. De même ces actions ponctuelles comme de conduire sa moto ou sa mobylette dans s'arrêter à aucun stop, aucun feu rouge dans une quête de sensation forte.

Le jeune est dans une relation de maîtrise provisoire avec le vide qui met sa vie en porte-à-faux. A ce moment où il se tient sur le fil du rasoir il éprouve malgré tout le sentiment de prendre enfin possession de la meilleure version de soi. Ces activités de vertige transposent en effet, sur une autre scène, l'indétermination sociale et culturelle, le brouillage des références, mais elles en absorbent les effets destructeurs au niveau individuel. Elles conjuguent vertige et contrôle, relâchement et toute puissance. Elles favorisent la prise en main d'une existence instable. Elles dressent les conditions d'une homéopathie du vertige: on combat le sentiment du vide en se jetant dans le vide. Mais l'accident, s'il fait irruption sur la scène, rappelle que ce bref moment se paie d'un jeu serré avec le risque de la mort. Ainsi, l'alcool, les toxiques, les drogues donnent à l'individu le sentiment de s'appartenir, de conjurer enfin la confusion logée au cœur de la vie. Le réveil brutal ou les lendemains pénibles et nauséux sont la rançon du rêve.

Document 3 Pascal Pensées, liasse Divertissement, 1670.

Quand je m'y suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes et les périls et les peines où ils s'exposent dans la Cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, etc., j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place. On n'achète une charge à l'armée si cher, que parce qu'on trouverait insupportable de ne bouger de la ville. Et on ne recherche les conversations et les divertissements des jeux que parce qu'on ne peut demeurer chez soi avec plaisir. Etc. Mais quand j'ai pensé de plus près et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective et qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près. Quelque condition qu'on se figure, où l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde. Et cependant, qu'on s'en imagine accompagné de

toutes les satisfactions qui peuvent le toucher. S'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point. Il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies, qui sont inévitables. De sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux, et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit. De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit d'avoir l'argent qu'on peut gagner au jeu ou dans le lièvre qu'on court, on n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition qu'on recherche ni les dangers de la guerre ni la peine des emplois, mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser et nous divertit.

Séance n°2 mythe du héros, culte de l'extraordinaire lire le dossier de la bnf, héros, entre mémoire et histoire.

Lire le dossier

https://pedagogie.ac-reims.fr/images/stories/lettres-histoire-geographie/BTS/id3548_extraordinaire/BTS_Extra_BNF_Heros_1.pdf

1/Qu'est-ce qu'un héros ?

2/Quels points positifs et quels points négatifs existe-t-il selon vous dans le culte des nouveaux héros ?

Séance n°3 dossier sur les héros de la bnf

Objectif : construire une histoire du héros étape par étape ; construire des fiches mémoire dans Anki

Séance n°4 : Avons-nous besoin de héros ?

La question du héros moderne. Avons-nous encore besoin de héros ?

doc 1 : Les héros dans un univers mondialisé 2007 (Odile Faliu et Marc Turret)

Stefan Zweig parlait de "cet éternel besoin de fabriquer des héros", et l'on sait le rôle que jouent les modèles dans le processus de construction des individus ou des groupes humains... Concentrateurs d'énergies, draineurs de rêves, exutoires de violences, les héros persistent, sous une forme atténuée, et s'illustrent avec une vigueur nouvelle dans l'imaginaire et la fiction. Le héros guerrier étant périmé (dans la vie réelle, mais nullement dans la fiction : films, jeux vidéos, etc.), les générations nouvelles trouvent, s'inventent, ou se laissent imposer des modèles adaptés à leur époque, afin de répondre à leur besoin d'admirer, de s'enflammer, d'adhérer à une cause, à des valeurs. Munis de plusieurs traits récurrents de l'imaginaire héroïque (jeunesse, acte décisif symbolique, qualités exceptionnelles, combativité, volonté de vaincre...), et leur héroïsation engendrant les comportements attendus (construction d'un mythe, pratiques culturelles...), plusieurs figures émergent ainsi et viennent occuper le devant de la scène.

Les héros politiques, qui combattent pour un monde nouveau et veulent renverser l'ordre établi, connaissent un succès certain jusque dans les années 1970 – les emblématiques "gueules noires" (mineurs de fond) ou bien encore Martin Luther King, Che Guevara, Nelson Mandela. Beaucoup de héros sont des créatures de fiction : cow-boys solitaires, Hercules de péplums, agents secrets, super-héros, personnages de fantasy : nés dans la littérature ou la BD, ils s'épanouissent dans tous les domaines de l'audiovisuel et du multimédia. Des figures plus éphémères, mais souvent à portée planétaire, comme les aventuriers ou les sportifs, incarnant réussite individuelle et célébrité, se rapprochent des stars et témoignent de l'usure rapide des héros d'aujourd'hui. Le système médiatique exploite à l'extrême ce processus narcissique, en créant, propulsant puis rejetant, dans la foulée, des héros d'un jour, ou d'une minorité, aussi rapidement sortis des unes de

journaux, des écrans audiovisuels et des mémoires que ceux qui viendront le lendemain les remplacer. Mais peut-être les héros gagnent-ils en aura planétaire, de nos jours, ce qu'ils perdent en durée de vie héroïque ?

Si l'on constate que le héros contemporain est avant tout composite, d'aucuns pourront même le trouver factice, populaire et, surtout, virtuel.

Doc 2 : Thierry Janssen "Le besoin de héros" livre essentiel 02/04/2006

Comme le rappelle le psychiatre Christophe André, s'identifier à une personne célèbre surfant sur la vague du succès et de la réussite, permet de renforcer l'estime que l'on a de soi-même. Ainsi une étude, réalisée auprès d'étudiants à qui on avait fait croire qu'ils avaient échoué à leurs examens, a montré que la perte de l'estime d'eux-mêmes les incitait à se passionner davantage pour leur équipe de sport favorite. Identifiés à leurs idoles victorieuses, les étudiants regagnaient de la confiance en eux et ils retrouvaient un meilleur moral. On n'ose pas imaginer ce qui se serait produit en cas d'échec de leurs favoris. Car l'engouement pour les héros n'est pas dénué de risque. À force de profiter de la grandeur de ses héros on peut être entraîné dans leur chute. Dans d'autres cas, le fait de se comparer à un idéal trop parfait peut induire le découragement. Loin d'être une motivation, l'identification au héros devient alors une source d'inhibition. Voire même de dépression. C'est ainsi, par exemple, que le psychologue britannique John Maltby a constaté que des adolescents admirant des stars people sont moins souvent satisfaits de leur propre apparence physique.

Il paraît donc important de proposer des modèles de héros moins idéaux. Cette nécessité explique certainement une partie du succès des reality-shows où des citoyens ordinaires sont valorisés malgré le fait qu'ils vivent comme tout le monde. Cela explique probablement aussi pourquoi, tôt ou tard, les héros people paient le prix de leur célébrité en essuyant de méchantes critiques. En effet, dénigrer nos héros et les faire tomber de leur piédestal nous rassure. Surtout si ceux-ci sont, comme nous, des êtres faits de chair et d'os. De ce point de vue, les héros de la bande dessinée sont sans doute davantage à l'abri des retraits d'affection de leurs admirateurs. Car, même si une partie de nous-même aime s'identifier avec ces personnages hauts en couleurs, quelque part, dans un coin de notre cerveau, nous savons que nous ne pourrions jamais complètement nous comparer à eux. Puisqu'ils ne sont fabriqués que de papier .

Expression : les accords .

On observe les groupes de mots dans le § 1 du doc 1. Puis on remplace l 3 « les héros » par « le héros ». Puis l5 « les générations nouvelles » par « la génération nouvelle ».

Quels moyens inventer pour se souvenir de cela quand on écrit ?

- faire exercices régulièrement.
- créer un moyen mnémotechnique qui permet de se rappeler comment relire ex : CHAMPION(S)

Séance n°5 rôle des médias ; culte du sensationnel

Document 1 Gloria Awad Du Sensationnel, Place de l'événementiel dans le journalisme de masse, 1995.

Notre conviction, qui sert d'hypothèse fondamentale à cette partie de notre travail, est que si les journaux dits de qualité font moins dans le sensationnel, au sens diffus, que les journaux populaires, les uns et les autres pratiquent le sensationnalisme dans son sens précis, c'est-à-dire en tant que coefficient de dramatisation, palier dans la rhétorique de l'information et rituel régulateur au sein de la société industrielle moderne. En tant qu'entreprise marchande productrice de sens destiné au plus grand nombre, la presse de masse se doit de produire un discours qui ne choque aucune fraction de son public mais aussi qui séduise, qui vende le journal et chaque article dans le journal. Cette règle est valable tant pour Le Figaro, Le Monde, Libération que pour France-Soir, pour L'Express comme pour Paris-Match. Dans la mesure où tous ces supports font partie de la société industrielle, et qu'ils y occupent une position centrale d'où ils assument un rôle de régulation et qu'ils sont des entreprises marchandes s'adressant au plus grand nombre de lecteurs. Les journaux de masse de notre temps puisent leur sensationnalisme aux mêmes creusets que les journaux de la grande presse dite à sensations : le crime, le sang, les catastrophes naturelles et les faits divers. Décomposés en leurs constituants élémentaires, ces thèmes se réduisent à la rupture, au conflit, à la violence et à la mort, les quatre éléments immémoriaux et fondamentaux qui irriguent le psychisme humain, qui sont en même temps les éléments perturbateurs que refoule le social moderne pacifié, aseptisé, basé sur la normalisation, le consensus et la gestion économique de la mort biologique. C'est la forme de ce sensationnalisme qui a changé. Abrupte, primaire dans sa représentation par la grande presse, confuse dans ses théories, elle est désormais sophistiquée dans sa représentation, destinée à un public devenu exigeant et connaisseur en la matière à force de consommation, et précise dans ses théories enseignées dans les écoles de journalisme aux futurs hommes et femmes de presse et pratiquées tous les jours dans les différentes rédactions des journaux de masse. La notion d'information-unité-de-base est enseignée dans les écoles de journalisme comme étant tout ce qui se rapporte à l'idée de nouveauté, de rupture de la normalité, d'une émergence sensationnelle par rapport à celle-ci. Elle est par principe perturbatrice, déstructurante. D'ailleurs, tous les jours, et toutes les semaines, les journaux de masse mettent en page un monde déstructuré, livré au bruit et à la fureur. Aussi loin qu'elle remonte dans le temps, l'approche journalistique de masse est donc toujours sensationnelle. Dans nos temps modernes, « le fait brut, auquel certains puristes veulent que nous nous tenions au nom de l'objectivité, le fait brut n'a jamais constitué une information parce qu'il n'a jamais existé », reconnaît un journaliste de carrière.

Document 2 : Daniel Schneidermann, «BFM: au paradis perdu du fait-divers», le neuf-quinze, 26/11/2014, <http://www.arretsurimages.net/vite.php?id=18248>

Breaking news: braquage, course-poursuite et prise d'otages, "en plein Paris", à l'heure des avant-soirées télé. Et pas dans n'importe quels quartiers parisiens: la bijouterie braquée est située rue François Ier, la mythique rue des locaux d'Europe 1, à un jet de sarbacane de RTL, et la prise d'otages du coiffeur en direct se situe dans une rue sans nom du 15^e arrondissement, tout près des anciens locaux de iTélé, non loin de BFM, bref au cœur de l'audiovisuel palpitant. BFM, donc, a dépêché deux envoyés spéciaux sur les deux théâtres du drame, et tient l'antenne. Plus rien d'autre n'existe que ce suspense. Car à partir de ces pièces disjointes, une bijouterie des beaux quartiers, une course-poursuite avec la police, un salon de coiffure d'une rue sans nom, un hélicoptère qui tourne, les témoignages des voisins, des riverains, des passants, à partir de cette image unique, en boucle, d'un scooter blanc renversé par terre, à partir de ces pièces il faut reconstituer le fil géographique et chronologique de l'histoire, jusqu'au moment présent. "Où est situé votre bar par rapport au salon de coiffure? interroge en rafale le présentateur de BFM. Avez-vous encore des clients à l'instant présent? Connaissez-vous le tenancier du salon? Pouvez-vous voir ce qui se passe dans la rue?" Et c'est fascinant. Car au cœur de la boursoufflure ordinaire du dispositif mis en place, c'est le journalisme originel qui se donne à voir dans toute sa pureté, un journalisme imaginaire d'avant les perversions, avant la connivence avec les puissants, avant la compromission avec les sources, avant la soumission aux idéologies, avant les loges de maquillage, avant les coupures pub, bref avant qu'il soit chassé du paradis terrestre, le journalisme à la Tintin, houppette aux vents, qui n'a encore besoin ni de sources policières manipulatrices, ni de sociologues bidon, ni d'économistes de plateau, ni de spécialistes de la sécurité, ni d'éditocrates politiques disputant de savoir si ça va être meilleur pour Sarkozy ou pour Le Pen, un journalisme qui ne s'assigne pour

but que de répondre aux questions essentielles, les fameux "w" mythiques (what? who? when? where? why?), en dénichant les meilleurs témoins, rien d'autre que les plus pertinents.

Et c'est BFM qui rafle la médaille d'or de l'olympiade, mettant la main au téléphone sur "le" témoin idéal, avec fenêtres donnant sur le drame, au moment exact du dénouement. "Alors là le salon de coiffure vient de se rallumer, on voit quelqu'un assis au sol, alors il y a le propriétaire, enfin le gérant du salon de coiffure qui ouvre la porte, en ce moment même, il sort dans la rue, il y a quelqu'un qui est assis au sol, mais je ne vois que les jambes, il y a deux personnes, un homme au pantalon noir et un homme au pantalon rouge, les deux hommes sortent les bras levés, ils posent leur arme sur le toit d'une voiture noire..."

Et l'on écoute se dérouler cet insoupçonnable récit, mère de toutes les narrations, on le regarde couler comme du miel dans les veines épuisées du système.

Séance n°6 : évaluation avec corpus. En vous appuyant sur les documents du corpus, sur vos lectures personnelles, vous direz si vous pensez que la société accorde trop de place à l'extraordinaire ? . Expression comptée

Proposition de correction

Les émissions de télé-réalité actuelles comme « la France a un incroyable talent », ou « Nouvelle star » reposent sur le principe de l'extraordinaire ; même la personne la plus banale, la plus insignifiante doit pouvoir montrer à tous « son talent », son physique exceptionnel, comme si l'on refusait désormais d'accepter une vie anonyme. Notre société n'accorde-t-elle pas trop de place à l'extraordinaire ?

Nous ne pouvons qu'admettre que l'extraordinaire semble tourner à l'obsession, mais face à celle-ci, on remarque également une réaction qui semble réhabiliter l'ordinaire.

Notre société célèbre l'extraordinaire à outrance . Quoi que nous fassions, nous sommes conditionnés par les médias qui nous entourent et même les éléments ordinaires semblent désormais devoir être élevés au rang de l'extraordinaire.

Les médias ont une responsabilité certaine dans la construction du culte de l'extraordinaire. Les journaux d'informations consacrent leur titre à nous présenter des faits divers, c'est-à-dire des événements qui viennent rompre des existences banales. Si un événement extraordinaire survient , comme ce fut le cas pour le Tsunami au Japon, ou les ouragans en octobre 2017, celui-ci occupe l'essentiel du journal. Mais, comme le font remarquer Miguel Banasayag et Florence Aubenas dans la Fabrique de l'information, l'extraordinaire se définit aussi par rapport à l'impact qu'il peut avoir sur la population nationale ; un déraillement de train en Inde ne paraît pas extraordinaire au spectateur français comme un déraillement de TGV sur son territoire. Ainsi, les médias proposent chaque jour un déferlement d'extraordinaire répondant à des règles bien précises, notamment celle de l'audimat. Ces événements , ou personnes peuvent ainsi parfois paraître mis en scène pour mieux correspondre aux attentes d'un spectateur.

On peut constater que la représentation de l'extraordinaire est intimement liée à l'évolution du monde de l'art, soumis lui aussi de plus en plus aux règles de la consommation. Autrefois, les personnages célèbres se faisaient représenter de manière à paraître extraordinaires ; Louis XIV prend les traits d'Alexandre le Grand dans un tableau de Le Brun . Les Médicis prennent l'apparence des rois mages dans l'*Adoration des mages*, commandé à Botticelli, comme si elle avait été présentée au moment de la Nativité. L'Art du XXème siècle tend même à donner un statut extraordinaire à l'objet ordinaire, comme nous le suggère la démarche de Marcel Duchamp avec le Ready Made. En exposant des objets , même les plus triviaux comme un urinoir, l'artiste nous les dévoile autrement, et nous suggère en les mettant sur un socle ou juste dans un musée, qu'ils ont quelque chose de différent, que nous n'étions pas capables de les voir dans toute leur dimension. La télé-réalité en fait de même lorsque l'on nous promet de révéler la beauté qui est en nous, comme nous le clament des émissions telles que « Nouveau look pour une nouvelle vie »; abandonnons nos mauvaises

habitudes, respectons les règles que nous indiquent l'animatrice et nous dévoilerons enfin notre potentiel extraordinaire.

L'ensemble de la société semble donc bien nous conditionner pour que nous accordions un place essentiel à l'extraordinaire qui paraît envahir nos vies, soit en survenant de manière inattendue, soit parce que nous allons enfin devenir capable de le voir à sa juste mesure. Ainsi, dans le Bonheur paradoxal, Gilles Lipovetsky en vient à dénoncer cet évolution vers l'hyperconsommation d'expériences à sensations , tout en évoquant une conséquence inattendue de celle-ci, un retour vers l'ordinaire.

La tendance sociale à vouloir vivre l'extraordinaire semble donc paradoxalement nous conduire vers un retour à l'ordinaire. On constate que de plus en plus on valorise une forme de carpe diem épicurien (opposé à l'hédonisme de l'extraordinaire) et s'organise également un contre-courant à cette domination de l'extraordinaire.

Face à l'expression d'un malaise croissant, on perçoit actuellement l'émergence d'un discours invitant chacun à revenir vers l'ordinaire et à l'apprécier pour ce qu'il est, renouant ainsi avec le principe du poète latin Horace. Ainsi, en 1979, Italo Calvino dans *Marcovaldo ou les saisons en ville* nous montre un personnage qui découvre sa ville sous un autre jour en s'y promenant au petit matin. Il invite ainsi son lecteur à adopter un autre regard sur la monde qui l'entoure et y voir toute sa beauté et sa puissance. Alors, l'ordinaire se révèle comme l'Ordinaire, et permet d'éprouver des émotions semblables à celles que nous éprouvons face à l'extraordinaire. Cette attitude évoque aussi celle de l'adepte de la méditation qui lors, d'une séance, va chercher plutôt à redevenir attentif à lui-même, à sa respiration , mais aussi au monde qui l'entoure. Le bien-être n'est plus soumis à une personne, un objet, un événement extraordinaire extérieur mais à une disposition au carpe diem, à vivre le moment présent en cherchant à l'apprécier pour ce qu'il est, sans y chercher artificiellement de l'extraordinaire. Il s'agit donc de redéfinir des moyens pour contrecarrer l'hyperconsommation de l'extraordinaire.

Ce désir de s'extraire de l'extraordinaire contribue à la reconstruction du regard que nous posons sur les images médiatiques et leur traitement. De plus en plus de journalismes s'insurgent par exemple ouvertement contre les images retouchées, notamment celle des femmes. On a ainsi critiqué la dernière affiche du festival de Cannes qui montrait une Claudia Cardinale amaigrie par rapport à la photo originale. Même la poupée icône Barbie doit être diversifiée aujourd'hui pour mieux permettre aux petites filles de s'accepter telles qu'elles sont. Des films ou des livres vont aussi nous présenter des personnages plus proches de la banalité ; le film *Aurore* de Blandine Lenoir par exemple mettait en scène Agnès Jaoui sans fausser son age, et lui offrait un rôle évoquant le vieillissement de la femme sous un jour tendre. On peut penser qu'un telle démarche peut aider les femmes à accepter leur ordinaire.

La société nous paraît donc accorder un place trop importante à l'extraordinaire. Mais cette place a été si envahissante et a engendré parfois un tel malaise, qu'il nous semble qu'aujourd'hui une nouvelle résistance s'organise dans une réaffirmation épicurienne de la simplicité. Cette nouvelle démarche est accompagnée par des réactions au niveau médiatique qui peuvent nous aider à nous accepter comme nous sommes.

Néanmoins , comme Gilles Lipovetsky, nous pourrions craindre que ce changement ne soit qu'un nouveau leurre pour pousser à une autre forme de consommation.

Chapitre III dialectique de l'extraordinaire et l'ordinaire

Séance 1 : Peut-on trouver l'extraordinaire dans l'ordinaire

Texte 1 : Pérec, *l'Infra-ordinaire*, 1989

Ce qui nous parle, me semble-t-il, c'est toujours l'événement, l'insolite, l'extra-ordinaire : cinq colonnes à la une, grosses manchettes. Les trains ne se mettent à exister que lorsqu'ils déraillent, et plus il y a de voyageurs morts, plus les trains existent ; les avions n'accèdent à l'existence que lorsqu'ils sont détournés ; les voitures ont pour unique destin de percuter les platanes : cinquante-deux week-ends par an, cinquante-deux bilans : tant de morts et tant mieux pour l'information si les chiffres ne cessent d'augmenter ! Il faut qu'il y ait derrière l'événement un scandale, une fissure, un danger, comme si la vie ne devait se révéler qu'à travers le spectaculaire, comme si le parlant, le significatif était toujours anormal : cataclysmes naturels ou bouleversements historiques, conflits sociaux, scandales politiques...

Dans notre précipitation à mesurer l'historique, le significatif, le révélateur, ne laissons pas de côté l'essentiel : le véritablement intolérable, le vraiment inadmissible : le scandale, ce n'est pas le grisou, c'est le travail dans les mines. Les " malaises sociaux " ne sont pas " préoccupants " en période de grève, ils sont intolérables vingt-quatre heures sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an.

Les raz-de-marée, les éruptions volcaniques, les tours qui s'écroulent, les incendies de forêts, les tunnels qui s'effondrent, Publicis qui brûle et Aranda qui parle ! Horrible ! Terrible ! Monstrueux ! Scandaleux ! Mais où est le scandale ? Le vrai scandale ? Le journal nous a-t-il dit autre chose que : soyez rassurés, vous voyez bien que la vie existe, avec ses hauts et ses bas, vous voyez bien qu'il se passe des choses.

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces " choses communes ", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillères.

Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité.

extrait de 'L'Infra-ordinaire' Le Seuil, 1989.

Texte n°2 Ponge, le Cageot

À mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot, simple caissette à claire-voie vouée au transport de ces fruits qui de la moindre suffocation font à coup sûr une maladie.

Agencé de façon qu'au terme de son usage il puisse être brisé sans effort, il ne sert pas deux fois. Ainsi dure-t-il moins encore que les denrées fondantes ou nuageuses qu'il enferme.

À tous les coins de rues qui aboutissent aux halles, il luit alors de l'éclat sans vanité du bois blanc. Tout neuf encore, et légèrement ahuri d'être dans une pose maladroitement à la voirie jeté sans retour, cet objet est en somme des plus sympathiques, — sur le sort duquel il convient toutefois de ne s'appesantir longuement.

Texte n°3 : Charles Trenet, Le Jardin extraordinaire, 1957

C'est un jardin extraordinaire:

Il y a des canards qui parlent anglais.

Je leur donne du pain, ils remuent leur derrière

En me disant "Thank you very much, Monsieur Trenet".

On y voit aussi des statues

Qui se tiennent tranquilles tout le jour, dit-on

Mais moi, je sais que, dès la nuit venue,

Elles s'en vont danser sur le gazon.
Papa, c'est un jardin extraordinaire
Il y a des oiseaux qui tiennent un buffet.
Ils vendent du grain, des petits morceaux de gruyère.
Comme clients ils ont Monsieur le maire et le Sous-Préfet.
Il fallait bien trouver, dans cette grande ville maussade
Où les touristes s'ennuient au fond de leurs autocars,
Il fallait bien trouver un lieu pour la promenade.
J'avoue que ce samedi-là je suis entré par hasard
Dans, dans, dans
Un jardin extraordinaire,
Loin des noirs buildings et des passages cloutés.
Y avait un bal que donnaient des primevères.
Dans un coin de verdure, les petites grenouilles chantaient
Une chanson pour saluer la lune.
Dès que celle-ci parut, toute rose d'émotion,
Elles entonnèrent, je crois, la valse brune.
Une vieille chouette me dit: "Quelle distraction!"
Maman, dans ce jardin extraordinaire,
Je vis soudain passer la plus belle des filles.
Elle vint près de moi, et là me dit sans manières:
"Vous me plaisez beaucoup, j'aime les hommes dont les yeux brillent!"
Il fallait bien trouver, dans cette grande ville perverse,
Une gentille amourette, un petit flirt de vingt ans
Qui me fasse oublier que l'amour est un commerce
Dans les bars de la cité,
Oui, mais oui mais pas dans
Dans, dans, dans
Mon jardin extraordinaire.
Un ange du Bizarre, un agent nous dit
"Étendez-vous sur la verte bruyère,
Je vous jouerai du luth pendant que vous serez réunis."
Cet agent était un grand poète
Mais nous préférions, Artémise et moi,
La douceur d'une couchette secrète
Qu'elle me fit découvrir au fond du bois.
Pour ceux qui veulent savoir où le jardin se trouve,
Il est, vous le voyez, au cœur de ma chanson.
J'y vole parfois quand un chagrin m'éprouve.
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination!
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination!
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination!

Paroliers : Charles Trenet

Séance n°2 : Synthèse ; le rôle de l'étonnement pour trouver l'extraordinaire dans l'ordinaire

BTS blanc

L'étonnement, source d'extraordinaire dans l'ordinaire.

AVA 2

Vous ferez une synthèse à partir du corpus suivant (40 pts)

Ecriture personnelle : L'extraordinaire est-il ce qui nous surprend ? (20pts)

Texte 1 : Mireille Courrént, « Non est mirandum ». Vitruve et la résistance à l'étonnement. 2004

L'auteure analyse le comportement de l'architecte romain Vitruve du premier siècle av JC qui semble ne s'étonner de rien, mais ne tombe pas non plus dans le refus systématique de cet étonnement. Chez les penseurs antiques, l'étonnement occupe une place importante dans le rapport avec le monde ; Pline choisit de s'étonner face aux merveilles de la nature, mais pour d'autres s'étonner est signe d'ignorance. Vitruve choisit de s'étonner uniquement face aux merveilles de l'esprit humain.

Considérer comme des *mirabilia*¹ certains des phénomènes qui nous entourent suppose, chez les savants antiques, une attitude intellectuelle qui repose sur une capacité d'étonnement devant la nature et ses productions.

Cette attitude intellectuelle peut être un parti pris philosophique : Pline² par exemple cultive l'émerveillement devant la variété des créations naturelles et le pouvoir des éléments. Pour lui, la puissance créatrice de la nature dépasse largement les limites de la pensée humaine.

Il est vrai que les sciences se sont parfois trouvées confrontées à des phénomènes peu évidents à comprendre et à expliquer avec leur attirail méthodologique ou épistémologique. La capacité d'étonnement a été alors une expression de l'ouverture d'esprit, du sens de la découverte, de l'intérêt pour la nouveauté, l'étrange, une marque de l'ignorance. S'étonne en effet celui qui ne connaît pas, ou que surprend la diversité des phénomènes parce qu'il ne (re)connaît pas les causes, parce qu'il est incapable de les associer à des phénomènes et à des principes familiers.

De la même façon que, chez certains auteurs, l'étonnement a pu être un parti pris philosophique, le refus de l'étonnement a participé, chez d'autres savants, d'une certaine conception du savoir.

Ainsi Vitruve, dans toute son œuvre, manifeste, revendique même, cette résistance à l'étonnement. Chaque fois qu'il expose un phénomène naturel particulier ou incroyable, il le commente immédiatement par l'expression : Non est mirandum. Ainsi, à propos du climat du pays du Sud (Vitr. 6.1.9) : Non est mirandum si tanta in magnitudine terrae innumerabiles suorum reperientur varietates ("il ne faut pas s'étonner si l'air chaud rend l'esprit des hommes plus vif ») ; ou à propos de la variété des eaux (8.3.26) Non est mirandum si tanta in magnitudine terrae innumerabiles suorum reperientur varietates (il ne faut pas s'étonner si dans la masse si grande de la terre se trouvent d'innombrables variétés de sucs").

Parfois il feint de laisser place à l'étonnement: "Peut-être s'étonnera-t-on que..." Mais il rectifie tout de suite : ceux qui vont s'étonner , ce sont les imperiti, les ignorants, auxquels il donne immédiatement l'explication qui leur manquait.

Triste individu, pourrions-nous penser, qu'un homme qui a perdu toute capacité d'étonnement. Et bien, pas du tout ! Vitruve sait encore s'étonner, mais devant les inventions d'Archimède, où le fait que se soit Fuficius qui, le premier, ait écrit en latin un livre sur l'architecture, ou, mieux encore parce que les architectes arrivent à avoir une connaissance honnête, suffisante, dans toutes les sciences qui concernent leur art : il ne s'étonne donc qu'à propos des activités de l'intelligence humaine .

Texte 2 : Pérec, l'Infra-ordinaire, 1989

Pérec critique la société moderne qui cultive le goût de l'exceptionnel. Selon lui, il faut surtout s'étonner face à l'ordinaire, au quotidien.

1 Événement surprenant

2 Écrivain latin

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien ; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser.

Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il ? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie ? Où est notre corps ? Où est notre espace ?

Comment parler de ces " choses communes ", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue : qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes.

Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie : celle qui parlera de nous, qui ira chercher en nous ce que nous avons si longtemps pillé chez les autres. Non plus l'exotique, mais l'endotique.

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.

Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. Interroger ce qui semble avoir cessé à jamais de nous étonner. Nous vivons, certes, nous respirons, certes ; nous marchons, nous ouvrons des portes, nous descendons des escaliers, nous nous asseyons à une table pour manger, nous nous couchons dans un lit pour dormir. Comment ? Où ? Quand ? Pourquoi ?

Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez.

Faites l'inventaire de vos poches, de votre sac. Interrogez-vous sur la provenance, l'usage et le devenir de chacun des objets que vous en retirez.

Questionnez vos petites cuillères.

Qu'y a-t-il sous votre papier peint ?

Combien de gestes faut-il pour composer un numéro de téléphone ? Pourquoi ?

Pourquoi ne trouve-t-on pas de cigarettes dans les épiceries ? Pourquoi pas ?

Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité.

Texte 3 : Italo Calvino, Marcovaldo ou les saisons en ville, 1979

Il alla faire un tour dans le centre, le matin. De larges et interminables rues s'ouvraient devant lui, désertes et vides de voiture ; les façades des maisons - de la haie grise des rideaux de fer baissés aux innombrables lattes des persiennes- étaient closes comme des forteresses. Durant toute l'année, Marcovaldo avait rêvé de pouvoir utiliser les rues en tant que rues, c'est-à-dire en marchant en leur milieu : maintenant il pouvait le faire, et même passer au feu rouge, traverser en diagonale et s'arrêter au beau milieu des places. Mais il comprit que le plaisir ce n'était pas tant de faire ces choses insolites que de tout voir différemment : les rues, comme des creux de vallée ou des lits de fleuves à sec., les maisons comme des chaînes de montagnes escarpées comme des parois d'une falaise.

Certes, qu'il manquât quelque chose, cela sautait aux yeux : mais ce n'était pas les files de voitures en stationnement, ou l'embouteillage au carrefour, ou la foule se pressant à l'entrée des grands magasins, le petit groupe de personnes attendant sagement le tram à l'arrêt ; non, ce qui manquait pour combler les espaces vides et faire se gondoler une surface plane , c'était peut-être une inondation due à l'éclatement des conduites d'eau, ou la prolifération des racines des arbres de l'avenue qui descellerait les pavés. Marcovaldo regardait

attentivement autour de lui, cherchant l'affleurement d'une ville différente, une ville d'écorces, d'écaillés, de grumeaux, de nervures, la villa de peinture et d'asphalte, verre et de plâtre. Et voici le pâté de maison devant lequel il passait chaque jour se révélait être en réalité un amas de pierrailles d'un grès poreux et gris., la palissade d'un chantier était faite des planches d'un pin encore frais avec des nœuds qui semblaient être des gemmes ; sur l'enseigne d'un gros marchand de tissu se reposait, endormie, une troupe de petits papillons blanchâtres : des mites

On aurait dit qu'à peine désertée par les hommes la ville était tombée aux mains d'habitants cachés jusqu'à la veille et qui, maintenant, prenaient le dessus : la promenade de Marcovaldo suivait à peu de chose près l'itinéraire d'une procession de fourmis, puis s'en voyait détournée par le vol d'un scarabée égaré, puis elle se faisait hésitante en suivant la démarche sinueuse d'un lombric. Mais ce n'était pas seulement les insectes et les vers qui tentaient d'occuper le terrain : Marcovaldo découvrait qu'une mince couche de moisissure se formait sur le côté nord des kiosques à journaux, que les arbustes en pot, devant les restaurants, s'efforçaient de pousser leurs feuilles au-delà du bord ombreux du trottoir. Mais la ville existe elle encore ? cette agglomération de matière synthétique ou s'écoulaient les journées de Marcovaldo, se révélait être à présent une mosaïque de pierre disparates chacune fort différente des autres tant à la vue qu'au toucher, tant par la dureté que par la chaleur et la consistance.

Ainsi, oublieux de la fonction des trottoirs et des passages cloutés Marcovaldo parcourait les rues en zigzaguant comme un papillon, quand brusquement le radiateur d'une voiture de sport lancée à 100 à l'heure passa à un millimètre de sa hanche. Moitié par peur, moitié par suite du déplacement d'air, Marcovaldo fit un grand bond et retomba sur ses pieds, hébété.

Correction

Etonnement et extraordinaire

Rappel de la méthode : deux cas

-soit la lecture des documents vous permet de repérer immédiatement des éléments dans les textes qui vous permettent de construire un plan du type

-points positifs/points négatifs

-constat sur une situation (deux caractéristiques de ce constat)/ causes de ce constat ou solutions à ce constat

-soit vous ne voyez pas quel plan faire et dans ce cas, il faut constituer un tableau de synthèse à partir des documents.

La meilleure solution pour gérer le temps est de commencer votre tableau en même temps que vous lisez les textes, et vous l'arrêtez si vous vous apercevez que les documents vous permettent de faire l'un des deux plans donnés ci-dessus.

<p>Voir l'extraordinaire nécessite de savoir s'étonner</p> <p>savoir s'étonner est une attitude philosophique.</p> <p>Certains choisissent de s'étonner face à des phénomènes naturels</p> <p>savoir s'étonner signifie que l'on a un esprit ouvert mais c'est aussi une marque d'ignorance</p> <p>Vitruve préfère s'étonner le</p>	<p>Les journaux ne font que parler de choses inhabituelles.</p> <p>Pour apprendre, il faut savoir s'étonner face à l'habituel.</p> <p>Pérec recommande donc de savoir s'étonner.</p> <p>Il s'agit d'interroger ce qui nous entoure, c'est-à-dire des créations humaines..</p> <p>Pérec recommande aussi de nous interroger sur nos propres capacités « marcher »,</p>	<p>Marcovaldo apprécie une situation extraordinaire, profiter de rues désertes.</p> <p>Son regard lui permet de prendre conscience de ce qui l'entoure ; il repère des éléments de nature. Il s'exerce à voir les choses différemment.</p> <p>Étonnement face au monde du minuscule et de la nature.</p> <p>Marcovaldo est surpris par une voiture.</p>
---	---	---

moins possible.	respirer...	
Il choisit de s'étonner uniquement face aux inventions humaines.	il est important de savoir s'interroger, s'étonner il faut savoir regarder le futile pour voir l'extraordinaire.	

I- Constat : l'extraordinaire se cache dans l'ordinaire

- les merveilles de la nature
- les merveilles de la création humaine

II- solution pour le voir : savoir s'étonner :

- une attitude volontaire, à laquelle on s'exerce
- l'importance de la vue

Synthèse rédigée :

Montesquieu construit les *Lettres persanes* parues en 1721 sur le principe même de l'étonnement . Les persans que sont Rica et Rhédi sont si éloignés de la civilisation française et de ses coutumes que leur regard neuf peut mieux souligner les rouages et les aberrations d'une société qui leur paraît extraordinaire ; comment pouvons-nous retrouver un regard neuf sur le monde qui nous entoure pour y repérer cet extraordinaire ?

Pour répondre à cette question, nous disposons de trois documents. Le premier est un article écrit par Michel Courrént, « Non est mirandum ; Vitruve ou la résistance à l'étonnement », écrit en 2004. Les deuxième et troisième documents sont écrits par deux romanciers : un extrait de *l'Infraordinaire* de Pérec, puis un autre extrait de *Marcovaldo ou les Saisons en ville*, d'Italo Calvino 1979. Grâce à ce corpus, nous pourrions constater dans un premier temps que l'extraordinaire se cache souvent dans l'ordinaire, puis dans un deuxième temps, nous verrons que l'étonnement est essentiel pour parvenir à le débusquer.

L'extraordinaire se cache souvent dans l'ordinaire, mais nous ne le saisissons plus. Pourtant il se dissimule d'une part dans les merveilles de la nature, et d'autre part dans les merveilles des créations de l'esprit humain.

D'une part, ce sont les merveilles de la nature qui sont mises en valeur. Les trois auteurs évoquent ainsi des attitudes d'étonnement face à celles-ci ; Mireille Courrént évoque notamment Pline, dont l'attitude rejoint celle de Marcovaldo lors de sa promenade matinale, qui lui donne loisir d'observer le monde des insectes ou des minéraux qui se cachent dans la ville. Pour Pérec, ces merveilles naturelles sont encore plus proches de nous, car elles sont dans nos actions, dans ce que le corps nous permet de réaliser sans que nous en soyons conscients : marcher, respirer.

D'autre part, ces « mirabilia » sont aussi le fruit de la création humaine. En effet, dans *Non est mirandum, Vitruve et la résistance à l'étonnement*, l'architecte romain se refuse, au contraire de Pline, à admirer la nature, mais s'extasie devant les chefs d'œuvre humains. Il s'agit là de découvertes ou d'inventions essentielles, comme celles d'Archimède. Au contraire, Pérec préfère que nous remarquions les petites choses que nous utilisons au quotidien, rejoignant en cela la démarche de Marcovaldo qui, lui aussi, remarque finalement des bâtiments auxquels il n'avait pas forcément fait attention.

L'extraordinaire selon ces auteurs semble donc se cacher dans le monde qui nous entoure, dans les ressources naturelles et les créations humaines. Comment ne pas les ignorer ?

Nos trois extraits convergent vers une invitation à l'étonnement, dont on nous donne les règles de

fonctionnement ; il s'agit d'une part de s'exercer à cette attitude, et d'autre part de se servir de notre vue.

Tout d'abord la capacité à remarquer l'extraordinaire apparaît comme le fruit d'un entraînement, d'une attitude volontaire ; Il y a dans l'attitude de Vitruve un refus systématique souligné par la répétition de l'expression « *non est mirandum* » pour limiter cet étonnement et le réserver à ce qui est le plus important pour cet homme. L'étonnement devient une posture philosophique pour découvrir le monde. Ainsi Pérec utilise-t-il des formes injonctives, des questions pour donner les clefs de cette attitude. Italo Calvino en fait quant à lui le résultat d'un moment privilégié, dans la solitude et le calme pendant lequel le héros peut observer avec attention ce qu'il n'a pas loisir de voir d'habitude.

Cette attitude que recommande nos trois auteurs passe avant tout par une capacité à regarder ce qui nous entoure. La vue est un sens fondamental pour percevoir l'extraordinaire dans notre ordinaire. Ainsi le personnage de Marcovaldo est-il attiré d'abord par ce qu'il voit, et même absorbé, au point que c'est justement ce qu'il ne voit pas qui risque de le mettre en danger. La vue apparaît surtout comme le sens qui ouvre la voie aux autres ; notamment le toucher, puisque l'auteur italien évoque la dureté des pierres, leur chaleur, et Pérec renvoie plus largement au corps. Cependant, il dépasse l'attitude plutôt poétique du personnage de Calvino et rejoint les préoccupations de Vitruve en nous invitant à chercher un pourquoi à certains phénomènes.

Ce corpus nous a donc permis de découvrir que l'ordinaire recèle des richesses extraordinaires, naturelles et artificielles. Mais, pour les remarquer et pouvoir nous émerveiller, les auteurs nous recommandent tous d'adopter une posture systématique d'étonnement. Celui-ci est la seule condition qui nous permettra de ne pas passer à côté de ce qui nous entoure, et, en même temps, de nous connaître. S'étonner, c'est donc être capable de découvrir l'extraordinaire qui est en nous et dans le monde.

Séance n°4 : Peut-on être plus fasciné par l'ordinaire que par l'extraordinaire ?